



Heureuse, toujours

Veronika Mabardi



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Heureuse, toujours

Veronika Mabardi



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Maman ne tenait pas l'alcool.

Un verre de trop et on voyait l'autre face de la lune-mère.

Elle passait sans transition du fou rire à la plus pure colère, réglait ses comptes avec l'humanité, l'injustice, l'oppression des peuples, l'humiliation et l'avidité, et finissait en larmes, perdue, concluant qu'elle ne voyait pas comment vivre dans ce monde-là.

Parfois, quand elle s'apaisait, elle racontait sa rencontre avec Arthur Vain. Voici l'histoire :

Nous sommes au printemps 1945, dans un quartier populaire de Louvain. La guerre n'en finit pas de finir. Maman, que personne n'appelle encore Maman (on l'appelle « trésor » ou « petit chat », mais son prénom est Denise) aura bientôt douze ans. Elle est maigre et pâlotte, et on lui promet que pour son anniversaire, ce sera fini, le froid et la peur, les privations. Tout le monde le dit : elle fêtera ses douze ans dans la paix. Tout va s'arranger, maintenant que les Américains sont là...

Les fenêtres de la maison ont éclaté pendant les bombardements de 40. Le souffle de l'explosion a fendu la porte, que le père a rafistolée comme il a pu, en attendant... Il fait un peu sombre dans la cuisine, mais ils ont de la chance, d'autres ont tout perdu. On manque de charbon et de sucre, on manque de tout, mais le père est rentré de captivité, la grande sœur Gilberte travaille par-ci par-là et la mère sillonne la campagne sur sa bicyclette à la recherche de beurre, de pommes, d'œufs... Ils se débrouillent.

Gilberte est jolie. Sur les portraits noir et blanc que les photographes font d'elle gratuitement, elle a l'allure d'une star.

Un soir, en revenant de la gare, Gilberte croise un soldat. Un beau gars, dans son uniforme de l'armée américaine. Il la regarde passer en riant, appuyé contre une façade. Elle lève les yeux au ciel mais ralentit le pas. En deux bonds, il est à côté d'elle :

- Cigarette ?
- Please.
- Tu parles anglais ?



– Qu'est-ce que tu crois ?

– Je m'appelle Bud. Je vais danser le prochain samedi, tu m'accompagnes ?

Ce soir-là, pendant que Denise essuie la vaisselle, Gilberte négocie, tempête, supplie, rien n'y fait. Le père est intraitable. Pas question de s'afficher au bras d'un soldat. La mère laisse passer l'orage, s'essuie les mains sur son tablier et du bout des lèvres, hasarde : « Elle n'a qu'à l'inviter dimanche, on verra de quoi il a l'air... »

Le dimanche arrive, et Bud avec lui. Il apporte des cigarettes, du chewing-gum et son harmonica. Le dimanche d'après, il amène un copain. De fil en aiguille, cinq ou six types hilares se serrent autour de la table, heureux de se retrouver en famille.

« Qu'ils viennent autant qu'ils veulent », dit la mère. « Tant qu'ils se tiennent bien. » Alors ils viennent et reviennent, tout au long du printemps. Denise observe, elle apprend. Apprend à danser, à parler l'anglais avec l'accent yankee, à faire des clins d'œil, à chanter les chansons d'amour. Ses yeux brillent, elle reprend des couleurs.

Certains gars viennent plus souvent que d'autres. Le soldat Arthur Vain, lui, vient dès qu'il le peut. Les autres l'appellent « Peau-Rouge », ou « Grand Manitou », ou « l'Apache ». Gilberte soupire : « Foutez-lui la paix ! ». Arthur sourit, laisse dire.

C'est un drôle d'Indien, dans son uniforme trop grand. Son casque ne tient pas sur sa tête. Denise n'ose pas demander s'il porte des plumes, en Amérique, s'il a un cheval. Elle ne veut pas faire comme les imbéciles qui lèvent la main en disant « Hugh », quand Arthur entre dans la pièce. Elle voit tout. Les yeux noirs d'Arthur qui deviennent durs quand les autres parlent de sa squaw et de son tipi. La façon dont il s'attache à la mère, comme il la fait rire avec ses pitreries. Sa concentration quand il s'assied au coin de la table pour écrire à sa famille. Sa façon d'avancer vers le pommier, d'observer les bourgeons, de suivre le vol des oiseaux.

Arthur est espiègle et souriant. Sauf quand il croit que personne ne le voit. Il a le mal du pays. « Mal à sa terre », disait Maman.



Un samedi, vers quatre heures, on frappe au panneau qui remplace la porte : télégramme pour le soldat Vain. C'est l'été, il fait beau, les autres sont partis en excursion. Arthur est au jardin, avec Denise. Elle est étalée à plat ventre dans l'herbe et le regarde caracoler dans les broussailles. Il lui raconte une autre guerre. Il bondit sur ses pieds, regarde la haie comme si c'était un horizon sans fin, imite les guerriers qui rampent sur le rocher, l'aigle qui survole le paysage, le saumon qui remonte le courant, le serpent qui glisse entre les buissons de sauge et les colons qui avancent sans se douter que tout le monde, guerriers, aigle, saumon, serpent et sauge, les observent, prêts à bondir en cas de danger.

Sur la terrasse, le télégramme à la main, la mère hésite à les interrompre. Un télégramme, c'est toujours de mauvaises nouvelles. Elle décide de faire demi-tour, mais Arthur l'a sentie approcher. Il voit le sourire crispé, le papier qui tremble entre ses doigts. Il se lève tranquillement, essuie les brindilles collées au pantalon et marche vers la mère...

Après avoir lu les nouvelles, il reste un moment à regarder la mère au fond des yeux, puis quitte le jardin et traverse la cuisine. Denise se précipite vers lui. La mère l'arrête :

– Laisse-le. Il reviendra quand il sera prêt.

Pendant des heures, Denise l'a attendu. Il a fini par revenir. La mère a fait du café. Sorti un reste de beurre, un œuf et un peu de farine de sa réserve précieuse pour faire des crêpes.

Ce soir-là, il a dessiné pour Denise. Quatre guerriers tapis dans un paysage écrasé de soleil. En contrebas, le fleuve coule vers la montagne. Sur sa rive, une caravane de cavaliers et de chariots s'étire à l'infini.

Assise à côté de lui, Denise l'a écouté respirer pendant qu'il se concentrait sur le contour de chaque plume. Elle a observé ses yeux plissés et ses lèvres serrées pendant qu'il fabrique le bleu du fleuve et trace les ombres du rocher. Elle a ri avec lui de l'air rusé des hommes. L'a écouté parler des montagnes violettes à la tombée du jour, de l'air léger et du paysage heureux. Il a murmuré une prière de sa nation : *Avec la beauté sous mes pieds, je marche, avec la beauté tout autour*



de moi, je marche, le corps léger, je marche, dans le bonheur, je marche, que les paroles que prononce ma bouche soient belles, toujours. Denise a senti la brise et les bruit des insectes, le cri du busard, les grenouilles au loin.

Combien de temps ils sont restés côte à côte en silence autour du dessin, personne ne le sait. La mère a fini par aller se coucher. Elle les a retrouvés, le lendemain, endormis sur la table de part et d'autre du paysage de l'Ouest. Personne n'est venu chercher Arthur. Il n'a pas été puni pour désertion. Les autres ont cessé de l'appeler Chef ; il avait perdu son père.

Dans le coin gauche de l'image, à l'endroit où il aurait pu dessiner le soleil, Arthur a collé une photo qui montre Denise, joyeuse et déterminée. Par-dessus ses cheveux, il a dessiné une coiffe à vingt-huit plumes, celle que portent les plus valeureux. Sur le ruban de la coiffe, une devise : ALWAYS HAPPY – Heureuse, toujours. À côté du visage, un arc et un couteau.

La guerre a fini par finir. Les soldats ont fait leurs adieux. Gilberte a pleuré son Bud. Denise a serré la main d'Arthur et a répété après lui : « Always happy ».

Longtemps, elle s'est demandé s'il avait remis une coiffe d'Indiens en rentrant chez lui. Et puis elle a grandi, oublié. Jusqu'au jour où elle est tombée sur un livre qui parle des premières nations d'Amérique, de leur culture et des massacres, des enfants arrachés aux parents, de l'acculturation. Elle a compris qu'en 1945, les natifs d'Amérique étaient depuis longtemps privés de leur terre. Qu'aucun guerrier ne se cachait plus dans les rochers. Les colons avaient gagné leur guerre depuis plus d'un siècle et c'était dans leur armée que le soldat Vain s'était battu pour libérer l'Europe. Elle a compris, aussi, qu'Arthur n'était pas Apache, mais Navajo. Qu'en langue navajo, « Happy » signifie « Hozho ». Ce même mot : « Hozho », signifie aussi « Beauté ». Pour cette nation, la beauté n'est pas un jugement esthétique mais un état de joie, d'équilibre et d'harmonie qu'il faut atteindre, en soi, avec les autres, et avec la terre. Un jour, elle a trouvé dans un livre la prière d'Arthur et a compris que les mots « Always happy », écrits à côté de l'arc et du couteau, lui offraient plus qu'un souhait de bonheur. Accompagnés de la coiffe de sagesse, de l'arc de l'observation, du couteau de la vigilance, les



mots transmettaient une attitude face à la vie. Denise était Maman depuis longtemps quand elle a enfin pu s'asseoir dans le paysage dessiné par Arthur. Installée au pied d'un rocher, dans la poussière, elle ne se lassait pas de contempler les reflets du couchant sur la montagne.

Mais à table, quand on lui proposait un dernier verre, elle répondait en grimaçant : « Il vaut mieux que je m'arrête. Je ne tiens pas l'alcool. Comme les Amérindiens... »

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Veronika Mabardi (2019)

Graphisme : Françoise Hekkers
Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des lettres et du livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Née à Leuven en 1962 d'une mère flamande et d'un père à moitié belge, à moitié égyptien, comédienne de formation, Veronika Mabardi est romancière et autrice de théâtre. Elle a reçu le Prix triennal d'écriture dramatique de la Fédération Wallonie-Bruxelles pour *Loin de Linden* et le Prix triennal de littérature de la ville de Tournai pour *Les cerfs*.



De la même autrice :

Peau de louve, récit, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2019.

Les cerfs, roman, dessins d'Alexandra Duprez, Noville-sur-Mehaigne, Esperluète, 2016, rééd. 2018.

Adèle, théâtre, Manage, Lansman éditeur, 2016.

Loin de Linden, théâtre, Manage, Lansman éditeur, 2014.

